

Pour les âmes (poèmes de Paul-Marie Lapointe)

André Major

Volume 7, numéro 3 (39), mai-juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1965). Pour les âmes (poèmes de Paul-Marie Lapointe). *Liberté*, 7(3), 301-302.

proprier un peu le genre de vie dont je vais parler) nous vivons souvent de désabus, ou encore: nous avons reconnu la complexité de certains problèmes de notre monde, l'impossibilité de raisonner de façon manichéenne. Le bien et le mal ne sont pas nettement tranchés. Poser les problèmes ne les résout pas obligatoirement. Un sentiment d'impuissance (l'homme dépassé par le fait) domine notre société. La morale (quelle morale, naturelle, chrétienne, sociale?) est elle-même du domaine de l'ambiguïté. Bref, un certain sentiment d'à-quoi-bon est notre pain quotidien. Le livre de Godbout exprime par son atmosphère plus que par ce qu'il dit vraiment (avez-vous remarqué le dialogue très souvent Ionesco?) ce désabus, cet à-quoi-bon (encore Lafcadio). La précipitation de l'événement, au sens physique, apporte au livre une précipitation, au sens chimique, un précité, qui fait mieux encore sentir l'ambiguïté d'une lutte de l'homme contre la société. Je crains bien qu'un public européen, fatalement déphasé par rapport à la pulsation du monde contemporain, fatalement encombré ou entravé par une tradition lourde à porter, je crains bien que l'exposé brutal (clinique) des faits ne dépasse ce public. Là encore, Godbout répond que l'on ne peut, que l'on ne doit pas tout expliquer. Là encore, il a raison. Il faudra accepter ce pays comme il est, le vivre comme il est. Je m'empresse de citer le mot récent de Gaston Miron: *ne pas faire comme si, faire comme c'est*. Le couteau sur la table compte les joueurs: Am Stram Gram, I, Ni, Mi, Ni, Mai, Ni, Mo (1). Ces joueurs-là en valent bien d'autres.

(1) Je ne comprends pas d'ailleurs pourquoi un écrivain n'a pas le droit de choisir son titre. Il faudra un jour signer une convention collective avec les Editeurs. Mais ceci est une autre histoire.

Pour les âmes

(poèmes de Paul-Marie Lapointe)

Dans *Choix de poèmes arbres*, Paul-Marie Lapointe avait surtout traduit notre univers physique, notre espace géographique; et, bien sûr, il y chantait aussi l'homme de cet espace, mais

c'était un homme dévoré par son paysage car il n'en était pas le maître. L'ayant possédé, par la vertu de la parole, il s'est intégré son décor — possession imparfaite car l'hiver, le dur hiver nord-américain, casse tout, même l'amour quand celui-ci n'est point assez vivace. D'ailleurs les titres de ces deux recueils disent clairement qu'après le temps des saisons vient le temps des âmes: *arbres* (le paysage), *pour les âmes* l'acte de la parole, la communication possible, le don peut-être...).

Fidèle à sa fameuse écriture improvisée comme le jazz, Lapointe s'adresse à quelqu'un (quelqu'un pour l'écouter?), et s'il parle c'est pour les âmes et non pour le plaisir de parler (parler pour parler). Car voici une parole efficace, rituelle comme toute possession: les âmes sont prises dans ce filet de mots, d'incantations, et il leur faut répondre. Point de gratuité donc, sauf celle de la musique, mais une grande chaleur née de l'amour du poète pour les âmes, toutes les âmes, celles du Cuba y comprises.

Je n'aime pas disséquer la poésie; je me contente d'en saisir l'essentiel, et l'essentiel chez Lapointe c'est une grande pitié pour les peuples humiliés — dont le sien —, pour les petits hommes qui vont mourir, êtres fragiles, menacés par le froid, la guerre et la tyrannie. Une pitié dont l'envers me semble être ce culte de l'amour (l'érotisme le plus pur): la femme, paysage premier de *l'homme*, la femme, seule chaleur, seule tendresse dans la tristesse du quotidien et de l'absurde anonymat moderne. Car il y a là toute une religion de l'amour; il suffit de la reconnaître pour y participer, car elle brûle d'un vers à l'autre, braise ardente et mystérieux recours contre la misère et la fragilité de l'existence, contre la mort même.

Après la pluie, la terre est fraîche, finie la sécheresse: après le verbe du poète, voici qu'un arc-en-ciel illumine notre grisaille. Et c'est la vertu maîtresse de cette poésie dont l'abondance n'est pas dans le nombre des mots mais dans leur sens, leur secret, leur grâce.

L'hiver, la misère, la bombe, la vieillesse: ce sont folies que poésie emporte dans son courant. Que ce poète parle aux âmes, et elles seront sauvées, s'il est bien vrai que seul l'amour rejoint l'éternel.

André MAJOR